



12 DÉCEMBRE 2018 / DANS ACTUALITÉS, EXPOSITIONS / PAR SANDRA BARRÉ

MÉLANIE MATRANGA. •—•

PAR SANDRA BARRÉ.

MÉLANIE MATRANGA, •—•, VILLA VASSILIEFF, PARIS, 21 SEPTEMBRE – 22 DÉCEMBRE 2018.

Que reste-t-il de l'intime, de soi et comment s'envisage le rapport aux autres à l'heure d'internet ? Telle est la question que pose Mélanie Matranga dans cette exposition dont le commissariat est assuré par Camille Chenais.

À première vue, l'exposition de Mélanie Matranga pourrait presque sembler aride. Des murs à la moquette, en passant par quelques vêtements de papier japonais, tout est blanc ; promesse aseptisée illuminée de quelques ampoules aux branchements apparents. L'espace, sporadiquement parsemé de plantes vertes, laisserait perplexe un visiteur pressé. Pourtant, à s'approcher des murs, on les remarque couverts de cheveux, de poussières, de peluche, de moucherons, de brindilles, et la moquette n'a indiscutablement plus rien d'immaculée. Au contraire, elle est jonchée de pas gris, traces de ceux qui l'ont foulée. L'empreinte amorce sa propre histoire. Par les vestiges récents de ceux qui ont traversé physiquement les murs, Mélanie Matranga invoque les âmes qui ont façonné les lieux.

Pour cette carte blanche que lui a confiée la Villa Vassilieff, l'artiste née en 1985 a décidé de rendre hommage à cet endroit qui fut, d'abord dans les mains de la peintre Marie Vassilieff, au siècle dernier, non seulement son atelier mais aussi une académie

et une cantine soutenant les artistes désargentés durant la Première Guerre mondiale. La Villa s'aménagea ensuite en une salle de répétition pour comédiens, elle accueillit le musée de Montparnasse, la galerie d'Annick Le Moine, pour être aujourd'hui un lieu d'exposition et de recherches multiples, valorisant la création contemporaine.

Cette atmosphère visitée par mille vies est devenue la matière même d'une réflexion que Mélanie Matranga avait déjà entamée au Palais de Tokyo durant l'hiver 2015 : quelle est la frange qui relie l'intime à l'extime et comment comprendre ce qui s'articule entre espaces communs et ceux, plus personnels, préservés du dehors ? Comment délimiter le privé du public dans cette ère du numérique où l'un s'entremêle à l'autre ? Comment la mémoire imprègne-t-elle notre présent immédiat et que laisse-t-on aux lieux que nous pénétrons ? Que communique-t-on aux autres et que recevons-nous d'eux ?

MUETTE POROSITÉ

Tous ces questionnements sont impulsés par des indices en apparence sans prétention. Les vêtements, d'abord, reprennent certains patrons de la garde-robe de l'artiste. Ils mettent en lumière – aussi bien au sens propre que figuré – cette deuxième peau, choisie pour affirmer une identité. Mais quelle identité est-il possible d'adopter lorsque la production en série ne laisse que quelques libertés ? Portés comme un voile gardant un intime secret, ils établissent pourtant une frontière entre l'âme intérieure et le corps extérieur. Une frontière au langage imposée que l'on tente coûte que coûte de s'approprier. Les plantes, elles, offrent un ballet impossible où celles en pot allongent leurs feuilles vers la lumière du dehors quand le lierre, qui grimpe sur le crépi de la façade, tend à forcer le pli des fenêtres. Enfin, le son a toute son importance. Caché dans les poches des vêtements fragiles, il rythme les visites d'un ton nasillard. Celui de la première salle diffuse en boucle des témoignages de *YouTubeuses* racontant leurs expériences sexuelles. Étrange phénomène que ces mots personnels livrés à une caméra allumée dans l'espace *cosy* et restreint d'un logis. Ces histoires peuvent être emportées partout. Smartphones et montres connectés, wifi et 4G permettent de toucher du doigt une gigantesque bibliothèque nomade de journaux intimes qui brouille toute communication. Impossible de converser avec ces monologues animés. À l'étage, une *playlist* de musiques actuelles, choisie par les amis de l'artiste, revient sur l'idée de ces appropriations qui font souvent clamer dès les premières notes entendues : « Ah ! C'est MA chanson, J'ADORE ! » Des morceaux qui rappellent des souvenirs singuliers et qui sont toutefois mis à disposition de tous.

Vêtements, musiques, témoignages virtuels, espaces privés et espaces publics, chaque élément de l'exposition, s'il n'y paraît pas aux premiers abords, renferme un véritable potentiel de muette porosité. Une porosité presque ontologique qui en vient à questionner une société jadis segmentaire où la place des choses était définie et immuable. Que reste-t-il de l'intime, de soi, et comment s'envisage le rapport aux autres ? Doit-on dire ou peut-on encore, interdit, se cacher derrière un masque ? Et, le cas échéant, quelle valeur pourrait bien avoir celui-ci à l'heure où les algorithmes des réseaux sociaux semblent nous connaître mieux que nous-mêmes ? Qu'est-ce que le temps retiendra de ces archives immenses qui cataloguent chacun d'entre nous ? Grandes interrogations sciemment ouvertes dans un espace chargé d'histoire, que le titre silencieux de l'exposition, •— •, n'orientera pas, car Mélanie Matranga ne dira rien de plus : elle préfère l'émotion au mot.

Sandra Barré





« Ascendant », 2018. Coton, simili cuir, câbles électriques.



« Moi ». 2018. Coton, bois, corde, jeans, livres.



« Ça ». 2018. Table, coton, opalines, câbles électriques. « À travers ». 2018. Coton, bois, corde.





« Ça ». 2018. Table, coton, opalines, câbles électriques.



« À travers ». 2018. Coton, bois, corde.



« Ça ». 2018. Table, coton, opalines, câbles électriques.





« F-É-M-I-N-I-N ». 2018. Papier japonais, câbles électriques, téléphone (détail).



« Ascendant ». 2018. Coton, simili cuir, câbles électriques.



« À côté, Attaché/séparé, Lié à nouveau, À l'inverse ». 2018. Papier japonais, câbles électriques, téléphone. « Ascendant ». 2018. Coton, simili cuir, câbles électriques.





« À côté, Attaché/séparé, Lié à nouveau, À l'inverse ». 2018. Papier japonais, câbles électriques, téléphone.

Couv. : « M-A-S-C-U-L-I-N ». 2018. Papier japonais, câbles électriques, téléphone.

Pour tous les visuels : Mélanie Matranga, Villa Vassilieff – Pernod Ricard Fellowship © Mélanie Matranga & High Art

AUCUN COMMENTAIRE

Désolé, le formulaire de commentaire est fermé pour l'instant.

Search for:

[newsletter](#) [mentions légales](#) [confidentialité](#) [à propos](#) [contact](#) [abonnement](#)

artpress

